

EN APESANTEUR

BULLETIN DE VEILLE CLIMATIQUE ET ENVIRONNEMENTALE

Pour ce bulletin, nous avons choisi de partager des lectures qui s'intéressent à la relation particulière de l'humain à son environnement et aux autres espèces. Le premier livre résulte d'un travail journalistique sur l'un des aspects les plus révoltants de l'agrochimie. Le deuxième, dans le champ des idées aux frontières de la science, nous fait toucher du doigt ce qui constitue à la fois la force et la faiblesse fondamentales de l'espèce humaine.

Algues vertes - l'histoire interdite

B.D. d'Inès Léraud et Pierre Van Hove (éd. Delcourt)

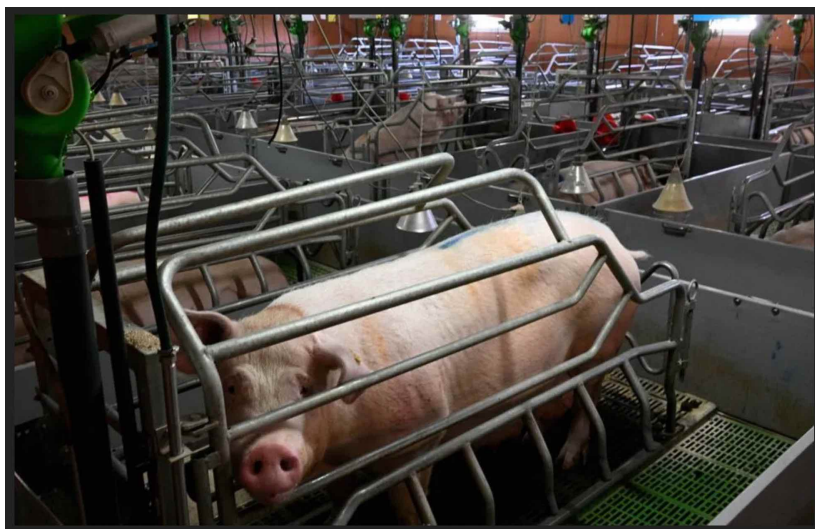
Les algues vertes, film de Pierre Jolivet (d'après la B.D.)



Une scène quotidienne de la vie bretonne : le ramassage des algues vertes sur la grève.

L'histoire s'ouvre sur la mort brutale d'un cheval, la convulsion et la perte de connaissance de son cavalier dans la baie de Saint-Michel-en-Grève, un épisode parmi une longue série d'accidents entre les années 80 et 2019, touchant aussi bien des promeneurs ou des travailleurs que des animaux sauvages et domestiques. La cause de ces accidents est connue depuis longtemps, mais les pouvoirs publics peinent toujours à la reconnaître officiellement et à prendre leurs responsabilités pour l'extirper à la racine : les nitrates issus de l'agriculture et de l'élevage intensifs polluent les cours d'eau et sont charriés jusqu'aux baies où ils provoquent la prolifération des ulves (« laitues de mer ») ; celles-ci s'accumulent, puis se décomposent en deux jours en formant des poches d'un gaz mortel à haute concentration, l'hydrogène sulfuré (H_2S). Les familles des victimes doivent suivre un parcours du combattant pour obtenir la reconnaissance de la véritable cause de décès, face à une justice qui semble bien plus ouverte aux arguments des puissances de l'argent et de la politique qu'à ceux des gens ordinaires. La mort de Thierry Morfoisse, entre deux navettes en camion-benne pour ramasser les algues à Binic, n'a été reconnue comme accident du travail qu'en 2018, soit 9 ans après les faits.

La B.D. retrace très bien comment on en est arrivé là. L'industrialisation à marche forcée de l'agriculture dès les années 60, sous l'impulsion de l'État et dans le cadre du plan Marshall, imposait d'importer massivement des machines et produits américains en échange d'aides financières. Les terres ont été remembrées, les haies et bosquets rasés, les cours d'eau et marais asséchés. L'agriculture paysanne a été décimée. Les petits exploitants se retrouvent enserrés dans un réseau de dépendances (endettés auprès des fournisseurs de machines,



d'intrants, d'aliments pour bétail, inextricablement liés à des coopératives et distributeurs en position de force) où ils n'ont plus aucune liberté d'action ni de parole. Les gros exploitants enfreignent la législation et s'agrandissent à volonté, avec la bénédiction des autorités locales, car c'est leur syndicat, la FNSEA, qui décide de tout ce qui concerne l'agriculture française.

Porcherie industrielle. Photo Damien Meyer (AFP).

« De 1991 à 2010, le montant des aides publiques perçues par la Bretagne pour limiter la pollution agricole de ses eaux avoisinait le milliard d'euros. Or, cet investissement a globalement été un échec. Ces aides reposent souvent sur la simple bonne volonté des producteurs. Les amendes en cas d'excès de pollution par les nitrates sont peu dissuasives. Et comme 80% de ces aides sont financées par les contribuables, on aboutit au fait que les pollueurs sont subventionnés par les victimes des pollutions. Les professionnels signent des engagements pour toucher les aides, mais sans garantie de résultats. Les objectifs ne sont donc jamais atteints. Il y a une omerta totale au sujet des subventions. Et la question est : où est passé tout cet argent ? »

Ce n'est pas un hasard si le mot « omerta » est employé dans cette histoire. Il l'est à bon escient, car l'industrie agrochimique fonctionne comme un véritable système mafieux, avec de nombreuses connivences dans tous les rouages de l'État, et une mainmise basée sur l'intimidation, les menaces et les représailles.

Bayer, Monsanto, Sygenta, BASF, il ne faut pas oublier que ces multinationales sont les héritières directes d'I.G. Farben et des autres fleurons de l'industrie chimique allemande, qui s'est mise au service du régime nazi en fournissant notamment le Zyklon B (au départ un insecticide), et en évitant de se poser trop de questions sur la finalité de son usage. De la même manière que la culture d'entreprise des laboratoires Servier est restée inchangée après l'éclatement du scandale du Mediator, la culture d'entreprise de toutes ces industries chimiques est toujours restée la recherche du profit au détriment du vivant. Elles peuvent compter sur la bénévolence des pouvoirs publics, au nom du sacro-saint emploi qu'elles sont censées sauvegarder. Tout le monde devrait savoir que cet argument est fallacieux, et que d'ailleurs il ne justifie en rien la mise en danger des travailleurs et du public.

Le dernier Néandertalien, de Ludovic Slimak (éd. Odile Jacob)

Dans ce livre, l'archéologue Ludovic Slimak retrace ses longues études de Néandertal et de ses sociétés, une autre humanité un temps parallèle à la nôtre, éteinte il y a plus de 40 000 ans, dont il subsiste aujourd'hui quelques traces dans notre ADN. Il a pu montrer que la cohabitation des populations de Sapiens et Néandertal en Europe occidentale est bien plus longue qu'on ne le pensait auparavant (sur au moins 10 000 ans). Les travaux de ses équipes ont permis de recalibrer les modèles de paléogénétique, et ont contribué à montrer que des cultures néandertaliennes ont pu survivre aux marges de l'Europe, de nombreux millénaires après la disparition de Néandertal des zones plus centrales. Son extinction n'a sans doute rien à voir avec des catastrophes naturelles. Slimak, comme tout bon scientifique, s'efforce de ne pas tenir pour acquis ce qui semblait évident ou communément admis, et ne s'interdit pas de réfléchir à des choses non quantifiables, les cultures et les manières d'être de populations qui n'ont laissé que d'infimes traces matérielles. Il explique très bien les nuées d'interrogations sans réponse et la démarche interprétative hasardeuse, remettant sans cesse en doute ce qui apparaît le plus probable, le plus logique, car il n'y a guère de logique ou de rationalité dans l'humain.

Le dernier Néandertalien se lit comme une enquête policière, archéologique et philosophique. Elle souligne combien nous sommes prisonniers de structures mentales qui nous donnent une fausse perception de nous-mêmes, nous empêchent d'appréhender vraiment l'altérité sans y rechercher avant tout notre propre reflet, qui nous poussent à faire communauté et nous rendent intolérants vis à vis de ceux qui s'en extraient. Spontanément, Sapiens ramène toujours tout à lui-même, et se croit en surplomb de la nature. Il assujettit son environnement plutôt qu'il ne s'y adapte. Sapiens est aussi l'espèce qui a éradiqué les autres espèces humaines (Néandertal, homme de Florès, homme de Denisova, sans doute d'autres), pour rester l'unique, comme il a éradiqué par la force aveugle de l'inéluctable progrès toutes les sociétés traditionnelles, vouées à l'extinction ou à l'absorption dans le magma globalisé. Encore et toujours, Sapiens explore sans cesse ; lorsqu'il aborde de nouveaux milieux, il ne peut s'empêcher de les voir comme de nouvelles ressources et de les exploiter à mort. Et si nous n'étions véritablement humains que lorsque nous faisons un effort conscient pour l'être ?

« Il n'y aurait pas d'humanité, mais des séries d'étincelles. De rares moment de liberté, des bouffées, des respirations où, un infime instant, mais un instant d'éternité, nous ferions humanité.

Enfin, nous ne serions pas humains. Nous ferions humanité. Parfois. »

En s'éloignant un peu du propos du livre, force est de constater que nous n'avons jamais été moins humains, collectivement, qu'à notre atroce époque de l'anthropocène. Les décideurs, c'est à dire ceux qui décident de tout à la place des premiers concernés, ne voient les hommes et les terres que comme des chiffres, ne savent produire que de la standardisation capitaliste et de beaux discours parfaitement vides de sens : ils sont incapables de nous proposer une vision du monde. La facilité, c'est de se laisser enfermer dans des cages mentales, de se laisser asservir sans même s'en apercevoir. Être consciemment humain, libre dans sa pensée, c'est difficile et douloureux. Cela conduit à reconnaître que nos sociétés dites modernes sont totalement dysfonctionnelles. Malgré toute notre science et nos technologies, nous sommes peut-être bien plus bornés que les sociétés paléolithiques dans notre façon de concevoir le monde et d'y penser la place de l'humain.

La grande question vers quoi tend *Le dernier Néandertalien* peut se résumer ainsi : comment meurt une branche humaine ? Lorsqu'elle a cessé de croire en elle-même et en ses mythes ? L'écriture est parfois un peu lourde, mais les idées développées sont passionnantes.

à lire aussi : Les animaux dénaturés, de Vercors (existe en Livre de Poche)

Ce livre empreint de l'humour de Jean Bruller fait aussi réfléchir à la notion trouble d'humanité.

Par quoi se définit-elle ? Pas par le fait de donner une sépulture aux morts, car les fourmis le font. Pas non plus par le fait de se reconnaître dans un miroir. Serait-ce la capacité d'éprouver la honte ? Ou autre chose ?